

Derruau, Max (1996) *Géographie humaine*, 6e édition mise à jour, 468 p. (ISBN 2-200-04104-X)

Jean-François Perouse

Volume 41, numéro 113, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022657ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022657ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perouse, J.-F. (1997). Compte rendu de [Derruau, Max (1996) *Géographie humaine*, 6e édition mise à jour, 468 p. (ISBN 2-200-04104-X)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 41(113), 251–252. <https://doi.org/10.7202/022657ar>

DERRUAU, Max. (1996) *Géographie humaine*. Paris, Armand Colin, 6^e édition mise à jour, 468 p. (ISBN 2-200-01404-X)

Max. Derruau est un éminent morphologue, dont la réputation n'est pas à faire, ni à défaire. Cependant, la sixième édition de sa *Géographie humaine* ne saurait être conseillée sans réserves. À vrai dire, le seul intérêt de ce manuel est d'ordre historique; et encore, dans une optique très franco-française! En effet, malgré quelques réactualisations ponctuelles (ainsi une incise sur le «système-monde» selon O. Dolfuss, glissée dans un développement libellé «La notion de genre de vie [...]»; pp. 9-10), il offre un tableau désuet, réducteur et même contestable parfois, de la géographie humaine. Pire, il occulte tous les efforts déployés ces dernières décennies pour ouvrir, renouveler et dégrossir la géographie, et perpétue ambiguïtés, naïvetés et erreurs. Et si la bibliographie rajeunie (pp. 449-456) comprend bien quelques références récentes, celles-ci font illusion: elles sont en fait peu, voire pas du tout, utilisées dans le corps du texte.

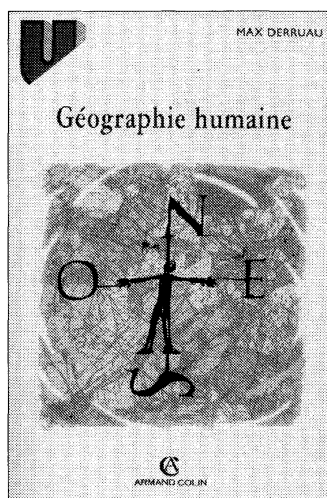
Il ne s'agit pas de nier la richesse de l'érudition qui anime cette somme; c'est plutôt sa raison d'être actuelle, son architecture, son vocabulaire et ses problématiques que nous mettons en cause.

Le titre général, d'abord, fait problème, puisqu'il renvoie à une organisation de l'enseignement et de la recherche largement révolue (en tout cas de plus en plus dépassée). À quoi bon la faire survivre?

Le plan aussi est des plus gênants. Par sa structure éclatée, l'ouvrage s'apparente à une nomenclature, souvent très arbitraire, selon un plan à tiroirs: six «livres» se succèdent («La tradition et les approches nouvelles», «Géographie de la population», «Géographie agraire», «Les activités non agricoles: pêche, industrie, commerce, tourisme», «Les activités non agricoles: la circulation», et enfin «La ville»), qui ne constituent pas un ensemble cohérent. De plus, des sous-titres surprennent: que vient, par exemple, faire la «géographie administrative» (pp. 61-63) dans la section «L'aspect sociologique» (pp. 39-64)? La géographie est-elle accumulation d'«aspects», «science-carrefour» et grignoteuse?

En ce qui concerne le vocabulaire, on pourrait relever de nombreux flottements. Ainsi, les termes «technopole» et «technopôle» sont-ils assimilés, p. 293, alors même qu'ils sont distingués p. 454 (suivant Benko, dûment cité en bibliographie).

Même sur le plan informatif, il y aurait à redire, du fait de l'ancienneté confondante et de la partialité des références utilisées. Pour introduire à l'industrie (p. 268), Derruau s'appuie uniquement sur une définition de Blanchard («cité par Mme Veyret»), faisant l'impasse sur des années de recherche. À propos de «la ville»



(pp. 381-439), il en va de même; et des passages entiers sur l'URSS et les Démocraties populaires (p. 356, par exemple) doivent être écourtés, repris, sinon supprimés.

Plus grave, cette *Géographie humaine* contient des énormités. Nous ne retiendrons que les pages consacrées à la géographie des races (pp. 39-46), qui recèlent des affirmations inacceptables. Lisons, p. 41: «En Afrique Noire, l'ethnie est tellement marquée qu'elle est le véritable cadre dans lequel la géographie doit se replacer [...]», ou p. 43: «[...] les Basques n'apparaissent pas comme une race morphologiquement pure». À l'heure des interprétations hâtives du conflit rwandais, ce genre d'assertion ne peut que fourvoyer davantage... On ne parlera pas de certains jugements de valeur qui n'ont pas leur place dans un manuel ou des développements sur la «ville musulmane» (p. 435), évoquant, dans un style qu'on aurait pu croire révolu, les «réformes sociales» tendant à «moderniser la société indigène» (p. 437).

Les éditions Armand Colin auraient donc mieux à faire que de rééditer inlassablement ce classique fossilisé.

Jean-François Pérouse
UFR de Géographie-Aménagement
Université de Toulouse-Le Mirail

LÉTOURNEAU, Jocelyn (1996) *Les années sans guide. Le Canada à l'ère de l'économie migrante*, Montréal, Boréal, 295 p. (ISBN 2-89052-772-7)

À n'en pas douter, il s'agit d'un livre à thèse. L'auteur y reprend les thèmes devenus courants de l'économie globale et de la mondialisation, rebaptisés l'économie migrante. Cette thèse s'articule autour d'une série d'énoncés, emboîtés selon une rationalité apparente, ainsi rapidement résumés: 1) le postkeynésianisme est une mutation profonde des sociétés capitalistes; 2) la mobilité du capital est devenue totale et de grandes sociétés, profitant des nouvelles technologies de l'information, construisent une nouvelle économie mondialisée; 3) ce phénomène bouleverse les structures économiques anciennes, et relevant généralement des États-nations, en les désenclavant; 4) ce faisant, les identités nationales, historiquement construites, s'en trouvent dépréciées voire obsolètes; 5) on assiste, enfin, à un éclatement de l'espace public et à une fragmentation du corps politique.

